

DE LA PROXIMITÉ A LA CONFRONTATION: DES STYLES COMMUNICATIFS AU CAMEROUN¹

Bernard MULO FARENKIA
Cape Breton University (Canada)
Courriel: bernard_farenkia@cbu.ca

Résumé:

Cette étude se propose de présenter quelques traits spécifiques des *styles/éthos communicatifs* au Cameroun. Les analyses de quelques actes verbaux et non verbaux tentent d'expliquer dans quelle mesure les variables comme le *plurilinguisme, la volubilité langagière, et la conception des relations sociales* transparaissent dans les manières de dire et de faire des Camerounais. On aboutit au constat que les comportements interactionnels des Camerounais renvoient à un ethos discursif au confluent de plusieurs cultures, notamment la prééminence de la proximité, la distance hiérarchique, et la politesse excessive et la forte tendance à la confrontation verbale.

Mots-clés : ethos/style discursif camerounais – proximité – politesse excessive – distance hiérarchique – confrontation verbale.

Abstract:

In this paper some peculiarities of the *communicative style/ethos in Cameroon* are analyzed. The study shows in the light of some speech and non verbal acts how factors such as *multilingualism, vocal volubility and attitudes to interpersonal relationships* shape the ways Cameroonians speak and interact with others. The findings indicate the *Cameroonian communicative style* as a confluence of many cultures, namely the predominance of proximity, power-distance, and excessive politeness and a strong tendency to verbal confrontation.

Keywords: Cameroonian communicative style/ethos – closeness – excessive politeness – power distance– verbal confrontation.

¹ Cette recherche a été financée par la Cape Breton University (Canada), dans le cadre du projet "Language contact and face work in postcolonial contexts : the case of Cameroon" (RP Grant/Project 8240).

I- INTRODUCTION

Selon Patrick Charaudeau (2005 : p 66),

il n'y a pas d'acte de langage qui ne passe par la construction d'une image de soi. Qu'on le veuille ou non, qu'on le calcule ou qu'on le nie, dès l'instant que nous parlons, apparaît (transparaît) une part de ce que nous sommes à travers ce que nous disons. Ici, il n'est pas tant question de notre positionnement idéologique, du contenu de notre pensée, de notre opinion, que de ce qui ressort du rapport que nous entretenons vis-à-vis de nous-même et que nous offrons à la perception des autres.

C'est donc dire qu'il y a, dans toute interaction verbale, plusieurs messages à appréhender : le référentiel, le relationnel et l'image (l'ethos) que les protagonistes se donnent d'eux par et dans ce qu'ils disent, écrivent et font. Quoi qu'il en soit, « le sujet [énonçant] n'échappe pas à la question de l'ethos. » (ibid.) Dans cette optique, il devient clair qu'une analyse des comportements en interaction des membres d'une société donnée est de nature à nous renseigner sur leurs manières d'être, leur vision du monde, leur état d'esprit, bref leur *ethos*.

Pour peu qu'on s'intéresse aux pratiques langagières au Cameroun, on constate que le milieu socioculturel environnant surgit constamment dans les dits, les écrits, les faits et les gestes des Camerounais. Que l'on analyse des interactions en langues officielles ou en langues autochtones, il se dégage généralement le constat net que les comportements observés laissent transparaître une *diversité de styles discursifs* révélateurs de la diversité linguistique, ethnique et culturelle du pays.

C'est cette diversité que notre travail se propose de cerner, à travers quelques pratiques interactionnelles quotidiennes observées au Cameroun. Il sera question d'expliquer dans quelle mesure les variables comme *le plurilinguisme, la volubilité langagière, l'appropriation des lois du discours et la conception des relations sociales* transparaissent dans les manières de dire et de faire des Camerounais. Cette opération sur les traits spécifiques de l'*ethos* ou du *style*² communicatif camerounais, puisqu'il s'agit de cela, révèle, somme toute, une variété de styles à la croisée de plusieurs variables.

II - LES FACETTES DE L'ETHOS COMMUNICATIF

Aristote, dans sa *Rhétorique* (1991), entend par *ethos* l'image que l'orateur donne de lui à travers son discours afin d'exercer une influence (positive) sur son allocutaire. Cette image résume un ensemble de vertus que le locuteur doit incarner dans son activité oratoire pour gagner la confiance de son auditoire (voir Charaudeau & Maingueneau, 2002, pp 238-240).

² Nous utiliserons les termes *ethos* et *style* de façon interchangeable.

Reprise par les analystes du discours, cette conception soulève deux questionnements que Charaudeau (2005 : p 87) énonce en ces termes :

(i) l'ethos en tant que construction de l'image de soi s'attache-t-il à la personne réelle qui parle (le locuteur) ou à la personne en tant qu'elle parle (l'énonciateur) ? (ii) La question de l'image de soi concerne-t-il seulement l'individu ou peut-elle aussi concerner un groupe d'individus ?

Abordant le premier point, Charaudeau relève que l'ethos se situe, pour plusieurs analystes du discours « dans le paraître de l'acte de langage, ce par quoi le sujet parlant se donne à voir et à entendre » (ibid.). C'est dans cette optique que Maingueneau (1993 : p 138, cité par Charaudeau, 2005 : p 88) pense que « l'ethos est [...] attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu "réel", appréhendé indépendamment de sa présentation oratoire. » Il faut donc distinguer entre *l'ethos préalable ou prédiscursif* et *l'ethos discursif* (ibid.)³

Pour ce qui est du second point soulevé plus haut, les analystes du discours pensent que l'ethos concerne aussi bien des individus que des groupes de personnes (voir Charaudeau & Maingueneau, op. cit. : p 238). L'ethos discursif⁴ d'un groupe se définit alors comme son « style » ou son « profil » interactionnel, c'est-à-dire « un ensemble d'éléments linguistiques qui sert à constituer l'identité de groupe, c'est-à-dire qu'il crée une solidarité à l'intérieur du groupe tout en le délimitant par rapport à l'extérieur. » (Thörle & Müller, 2002)

L'image incarnée par un groupe d'individus à travers ses activités interactionnelles peut être globalement appréhendée comme « plus ou moins chaleureuse ou froide, proche ou distante, modeste ou immodeste, « sans gêne » ou respectueuse du territoire d'autrui, susceptible ou indifférente à l'offense, etc. » (Kerbrat-Orecchioni, 1996 : p 78). C'est dire que la caractérisation du style interactionnel d'une communauté repose sur le principe que les comportements verbaux et non verbaux de celle-ci permettent de « signifier aux membres [...] les contours de leur identité » (Picard 1998 : p 93).

Comment cerner les contours de cette identité discursive dans la multiplicité des actes que les membres d'une société donnée sont amenés à exécuter au quotidien ? Kerbrat-Orecchioni nous propose, dans son ouvrage *La conversation* (1996), un ensemble de variables à partir desquelles cette question complexe pourrait être abordée. La linguiste française pense en effet que *la place et l'importance de la parole dans le fonctionnement de la société (l'axe de la verbosité); la conception de la relation interpersonnelle; la conception de la politesse et le degré de ritualisation* peuvent nous permettre de caractériser le style communicatif dans une société.

La première variable permet de distinguer les sociétés « qui désapprouvent la parole profuse et accordent au silence des vertus supérieures » et les communautés volubiles « où le silence est à l'inverse perçu comme menaçant, où la vie sociale est dans son entier médiatisée par le langage, et où le pouvoir repose en grande partie sur le don de parole » (ibid. : p 78). Quant à la conception de la relation interpersonnelle, elle s'observe sur l'axe « horizon-

³ Voir aussi B. Gibert, cité par Duteil-Mougel (2005), qui parle de « mœurs oratoires » et « mœurs réelles »

⁴ Voir aussi Brown & Levinson (1987 : p 248) selon lesquels l'ethos désigne « l'ensemble des normes d'interaction »; Kastler (2000 : pp. 151-170) qui compare les styles communicatifs russe et français ; et Charaudeau (2005 : pp. 87-91) qui analyse l'« ethos » dans et par le discours politique.

tal » et l'axe « vertical ». Sur le plan de la relation horizontale, l'on distingue les sociétés à ethos de proximité et les sociétés à ethos de distance (ibid. : p 79). L'axe de la relation verticale fait ressortir la différence entre les sociétés à ethos hiérarchique et les communautés à ethos égalitaire (ibid. : p 80). Le troisième facteur, la politesse, oppose deux types de sociétés : les sociétés de la politesse négative (il faut déranger le moins possible, respecter le territoire de l'autre adoucir ou éviter les actes menaçants), et les sociétés de la politesse positive (production abondante d'actes valorisants (visites, invitations, compliments, etc.), faire bonne figure (ibid. : p 82). Le degré de ritualisation, la dernière dimension, permet de distinguer les sociétés « où les comportements interactionnels sont fortement ritualisés » et celles « où les règles conversationnelles sont plus souples, une marge importante étant laissée à l'appréciation individuelle et à la négociation collective, au coup par coup, du déroulement de l'échange communicatif » (ibid.)⁵.

Ces quatre dimensions indiquent fort bien – et Zheng (1998 : p 64) le souligne aussi – que l'ethos communicatif d'un groupe s'interprète à l'aide des actes verbaux (oraux et écrits), para-verbaux et non-verbaux :

la communication n'est pas que verbale, elle peut aussi se réaliser par des gestes, des postures, des mimiques, des distances et même des objets. Un message tel que « Arrêtez-vous » peut être codé sous plusieurs formes : il peut être énoncé oralement, par écrit ou par un signe tel qu'un geste, un feu rouge ou un panneau routier. De plus, la communication uniquement verbale n'est souvent pas suffisante. Les énonciations s'accompagnent inévitablement de gestes kinésiques et paralinguistiques qui s'intègrent intimement à l'organisation de l'expression verbale.

Le caractère pluridimensionnel de la communication et la variété des normes qui en régissent les diverses articulations font en sorte que l'ethos d'un groupe se décline donc en termes d'hétérogénéité. Ainsi, Thörle & Müller (op. cit.) pensent que

le style communicatif social est un concept holistique qui inclut par principe des phénomènes de tous les niveaux linguistiques et qui peut servir de modèle d'explication pour l'indication d'éléments extralinguistiques (dans le monde social des participants) par des moyens langagiers. Par la qualité expressive et constitutive d'identité des styles communicatifs sociaux, l'étude [...] va au-delà d'une description des caractéristiques des langues et des styles fonctionnels.

⁵ Ces quatre variables rappellent les quatre dimensions de Hofstede (1980 ; 1991), notamment la distance hiérarchique (*power distance*), l'individualisme/le collectivisme, la féminité / masculinité, et l'indice du contrôle de l'incertitude (*uncertainty avoidance*). Hofstede (1991 : p 51) définit la deuxième dimension comme suit : "Individualism pertains to societies in which the ties between individuals are loose: everyone is expected to look after himself or herself and his or her immediate family. Collectivism as its opposite pertains to societies in which people from birth onwards are integrated into strong, cohesive ingroups, which throughout people's lifetime continue to protect them in exchange for unquestioning loyalty." La féminité et la masculinité portent sur les valeurs sociales attribuées à chaque sexe. L'indice de contrôle de l'incertitude porte sur l'état d'esprit d'une culture face aux situations inconnues (son degré d'inquiétude face à celles-ci et les moyens mis en jeu pour les prévenir) (Hofstede, 1980 : p 178).

C'est dire que l'éthos communicatif peut être conçu comme *un ensemble de styles communicatifs*, individuels, régionaux, générationnels, etc. Les analyses qui suivent tenteront de montrer effectivement, sur la base de cet éclairage théorique, que le style communicatif au Cameroun constitue une juxtaposition de plusieurs styles marqués par des réalités socio-culturelles diverses.

III - ÉTAT DES LIEUX ET PROBLEMATIQUE

Comprendre les styles communicatifs au Cameroun est un exercice qui nécessite, à notre avis, qu'on les perçoive par rapport aux comportements observés dans d'autres espaces culturels. Cette démarche comparative est d'autant plus intéressante qu'elle contribue, selon Blanchet (2000 : p 55),

[d'une part] à réduire le biais induit par l'implication subjective du chercheur en l'amenant à se distancier d'un cas pour le confronter à un autre. [...] D'autre part, elle participe à une meilleure information du chercheur, puisqu'elle lui fournit des données complémentaires parfois très éclairantes qui lui auraient échappé s'il était resté enfermé dans son étude de cas, et permet d'avancer vers la formulation d'une synthèse interprétative relativement globale. **On ne perçoit ce qui est original – et donc pertinent – dans une situation que par rapport à une autre situation dont des traits sont différents.** (Nous soulignons.)

Au lieu de procéder à une comparaison explicite, nous passerons en revue quelques travaux antérieurs afin de mieux situer les analyses que nous présenterons par rapport au Cameroun. Il faut préciser d'emblée que la question du style communicatif a donné lieu à une multitude d'analyses. Mais la plupart des chercheurs ne tentent pas des analyses vastes et détaillées. L'accent est le plus souvent mis sur des « pratiques interactionnelles spécifiques qui, elles, peuvent dans certains cas être rapportées à des dimensions générales des comportements interactionnels. » (Traverso, 2006 : p 40). Des deux démarches régulièrement convoquées, à savoir l'approche intra-culturelle ou intra-linguale et la démarche comparative⁶, la comparaison interculturelle semble la plus employée ces dernières décennies. Cette prédilection est sans doute motivée par la conviction que « le style résulte de la convergence de différents éléments comportementaux et s'identifie par contraste avec d'autres manières de faire possibles. » (Traverso, op.cit. : p 39). Mais, quelle qu'en soit l'orientation (intra- ou interculturelle) adoptée par le chercheur, les réflexions semblent se baser sur la supposition que

apparently unrelated phenomena can be seen to make sense if interpreted in a holistic way within the overall socio-cultural context. The aim of this kind of [...] approach and, indeed, of much sociolinguistic enquiry, is to make sense of the conduct of any group and to explicate patterns which are coherent within the system but which may not be apparent to outsiders. (Hirschon, 2001 : p 17)

Bien plus, le lien entre les valeurs culturelles, les comportements sociaux et les pratiques langagières structurent la démarche des chercheurs (ibid. : p 18ssq). À partir des tra-

⁶ Voir à ce sujet Hirschon (2001 : p 18) qui pense que toute analyse est fondamentalement comparative, puisqu'elle se reporte implicitement à d'autres normes culturelles ou sociales.

vaux inspirés par cette approche on peut aisément relever quelques traits spécifiques des cultures étudiées.

Ainsi, la culture anglaise se caractérise par le recours proverbial aux stratégies d'évitement et la prééminence de la politesse négative. Stewart (2005 : p 117) parle justement de « avoidance-based, negatively oriented culture » (voir aussi Fukushima 2003 ; Wierbicka 2003)⁷. La culture chinoise est collectiviste, privilégie l'harmonie sociale (Liang 1998)⁸, la quête permanente d'une bonne image sociale (Zheng, 1998 ; p 168), et conçoit la modestie comme une valeur sociale cardinale (Günthner 2002⁹). Les travaux de Yamashita (2002), de Kasai (2002), et de Fukushima (2003) décrivent la culture japonaise comme une culture collectiviste¹⁰ qui présente, à cause du développement économique, quelques éléments de sociétés individualistes (voir Fukushima, 2003 : pp. 109-126). À cela s'ajoute le degré très élevé de la distance hiérarchique¹¹. Pour Yli-Vakkuri (2005 : p 2001), la culture finlandaise est caractérisée par un discours évasif, indirect, humble et consensuel. La culture allemande se caractérise, quant à elle, par une forte tendance à l'individualisme, un faible degré de la distance hiérarchique (Kasai, 2002 : p 123ssq.), une prédilection pour la confrontation verbale, la prédominance des formules directes dans la réalisation de plusieurs actes de langage (House 1996), et l'expression explicite de la divergence des points de vue (Günthner, 2002 ; Kotthoff, 1989). Les travaux de Sifianou (1999), Katsiki (2000 ; 2002), décrivent la culture grecque comme essentiellement collectiviste, orientée vers la politesse positive¹². En ce qui concerne le contexte français Katsiki (2000 ; 2002) relève la

⁷ Stewart (2005 : p 117) renvoie par exemple à l'étude de Márquez Reiter (2000) qui constate que les Anglais utilisent, comme formes de réalisation des requêtes « more conventional and non-conventional indirectness, they endeavour more to avoid naming the hearer as actor; and they call on a varied repertoire of external modifiers to accomplish their goals. »

⁸ Liang (1998 : p 285) souligne justement que l'harmonie est le principe primordial dans les relations interpersonnelles: "die Harmonie [...] verkörpert eine traditionelle Wertvorstellung, die wie kaum eine andere so konsequent hochgehalten wurde und nach wie vor als das höchste Prinzip in der interpersonalen Beziehung gelten dürfte. "

⁹ Cette chercheuse allemande présente en effet sous la forme d'une comparaison avec la culture allemande, quelques manifestations de la modestie en Chine (2002 : 306-309). Voir aussi Liang (1998 : p 292ssq.)

¹⁰ Pour Kasai (2002 : pp. 125-129), les formes d'auto-désignation témoignent de l'orientation collectiviste de la société japonaise, contrairement à la société allemande où l'expression du « je » est marquée par un ego individuel.

¹¹ Ceci s'illustre, selon Kasai (op. cit. : p 129ssq.), par l'emploi non réciproque des termes de l'adresse en situation d'interlocution.

¹² Les deux études comparatives de Katsiki (2000 ; 2002) sur le fonctionnement des échanges votifs (vœux) en français et en grec ont permis de mettre en évidence le caractère collectiviste, solidaire et superstitieux de la société grecque. Voir aussi Sifianou & Antonopoulou (2005) qui décrivent la politesse grecque comme une *politesse de l'ingérence et de la solidarité* (politeness of involvement). Cette conception analyse préconise une autre perception du degré de menace que constitue un acte de langage. Les requêtes, par exemple, perçues dans certaines sphères culturelles comme menaçantes, peuvent s'interpréter en contexte grecque comme actes valorisants (pp. 265-266). Voir aussi l'ouvrage édité par Bayraktaroğlu & Sifianou (2001) qui documente une série d'articles consacré aux comportements communicatifs en Grèce et en Turquie. L'impact des normes culturelles dans la rédaction des textes académiques et les articles scientifiques se trouve au centre des travaux de Dahl (2004) et de Koutantoni (2005).

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

prédominance de l'individualisme¹³. La culture russe se caractérise, selon Kastler (2000), par des rapports de type hiérarchique (influencé par l'âge ou le statut des interactants), la volubilité langagière (emploi fréquent de proverbes, dictons, adages, etc.), et par la prédilection de la politesse positive. En outre, les Russes ne se préoccupent pas beaucoup du territoire d'autrui (ibid. : p 161). Selon Wierzbicka (2003 : p 41), « opinions are typically expressed fairly forcefully » dans la culture polonaise. Autrement dit, les Polonais valorisent l'expression directe, claire et nette des opinions et des sentiments sans égard aux émotions d'autrui, ce que Wierzbicka (2003 : p 121) appelle « uninhibited emotional expression. » L'extériorisation sans gêne des émotions s'accompagne de « la propension à l'exagération » qui se manifeste surtout dans la réalisation des actes directifs (Pobinska, 2004 : p 163).

Cette revue de la littérature permet de clarifier notre problématique : à quel des styles communicatifs brièvement présentés les pratiques interactionnelles au Cameroun s'apparentent-elles ? Quels sont les traits les plus frappants des comportements quotidiens des Camerounais ? Comment les Camerounais se comportent-ils dans leurs activités oratoires scripturaires et non verbales et qu'est-ce qui peut expliquer les styles qui les caractérisent ?¹⁴ Voilà autant de questions auxquelles nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse. Et ce, à travers l'analyse de données empiriques. Il faudrait donc présenter le corpus sur lequel se fonde notre travail.

IV - CORPUS

Notre analyse portera sur un corpus hétérogène, composé de notes ethnographiques, de dialogues naturels, d'informations provenant des entrevues et des questionnaires et, enfin, des extraits de dialogues littéraires.

Nos données proviennent, en grande partie, de notes d'observation participante, c'est-à-dire des informations relevées au cours des interactions que nous avons vécues en tant qu'acteur passif ou actif. À cela s'ajoutent des informations obtenues pendant quelques interviews semi-directives avec plusieurs Camerounais. Généralement, trois ou quatre personnes prenaient part à ces discussions d'une durée de quarante-cinq minutes chacune. Ces entrevues collectives se sont avérées d'autant plus fructueuses qu'elles suscitaient des débats passionnants entre les différents intervenants, favorisant ainsi une meilleure appréciation des différents points de vue. Soulignant l'importance de cette démarche, Auer (1995 : p 432) écrit :

It may be useful to enlarge the participant constellation by interviewing two or three members of the community together who are well known to each other. [...] There will always be some degree of interaction going on between the interviewees, which is of interest not only from the linguistic point of view [...] but also an important resource for judging the reliability and sharedness of the statements made by the single interviewee in the community or network.

Puisque les interviews n'étaient pas structurées selon le modèle classique de « question-réponse », les questions posées aux participants servaient essentiellement à donner un cadre

¹³ D'autres traits caractéristiques de l'ethos français sont décrits par Kerbrat-Orecchioni (2005a ; 2005b).

¹⁴ Quelques travaux récents sur la réalisation du compliment au Cameroun nous ont permis de relever quelques traits spécifiques des styles communicatifs des Camerounais, notamment la vision collectiviste, la distance hiérarchique et la conception circulaire du temps (voir Mulo Farenkia, 2004, 2005, 2006 ; 2008).

thématique aux échanges. Ainsi, ces questions nous ont permis, pour reprendre Boxer (1993 : p 115), d'amener nos interlocuteurs

to talk about what they know – of discovering what human behaviors mean to the individuals participating in those behaviors – it differs greatly from the traditional interview or questionnaire in that it seeks to uncover not only knowledge that is explicit but also knowledge that is tacit. The tacit knowledge that informants have about behaviour is brought out only after a rapport has been established between the researcher and the informant.

Les discussions organisées ne visaient pas donc « à vérifier [...] des connaissances sur un sujet donné pour en donner un rapport statistique, mais les questions [suivaient] les réactions des interviewés dans le but de comprendre leurs attitudes et leurs comportements. » (Geoffroy, 2001 : p 29). Dans l'ensemble, 51 personnes ont pris part aux interviews, parmi lesquelles 45 étudiants, six collègues et connaissances. Par ailleurs, certaines données proviennent de questionnaires soumis à une centaine d'étudiants camerounais dans le cadre d'une autre recherche (voir Mulo Farenkia 2004 ; 2006b). Le corpus s'est aussi enrichi d'extraits de textes littéraires qui, en tant que document de « témoignage social », permettent de comprendre « le paysage, les mœurs, l'histoire, la société du Cameroun contemporain » (Ndachi Tagne 1986 : p 17).

C'est à partir de ce corpus hétérogène qu'il nous a été possible de cerner la complexité des pratiques interactionnelles en contexte camerounais. Bien qu'hétérogène ce corpus a un caractère limité. Il s'agit avant tout d'une étude de quelques traits des styles communicatifs au Cameroun dont la complexité est le reflet de la diversité socioculturelle du pays.

V - DES STYLES COMMUNICATIFS COMPLEXES

5.1 L'*ethos* entre plurilinguisme et hybridité

Si l'*ethos* est donné à être perçu, cela veut dire que le sujet énonçant et agissant émet des signes que l'interlocuteur est appelé à décrypter. Parmi les divers comportements à travers lesquels l'*ethos* d'un group apparaît, les manières de parler occupent une place importante. Celles-ci ne concernent pas seulement les stratégies rhétoriques usitées, mais tout d'abord le code dans lequel ces stratégies se trouvent enveloppées et par lequel celles-ci se prêtent à l'interprétation. On a affaire ici à l'une des dimensions évoquées par Kerbrat-Orecchioni (1996), à savoir l'importance de la parole dans le fonctionnement d'une société. Le choix de la langue ou d'une variété de langue (dans un contexte plurilingue surtout), est en effet révélateur de l'image qu'un locuteur ou un groupe entend donner de lui. En outre, le choix porté sur un ou plusieurs codes de communication illustre l'importance qui leur est accordé dans la gestion des problèmes de la vie quotidienne. Par ailleurs, l'importance accordée à un code trahit la manière d'appréhender la vie, de la vivre et de la dire. Le recours à une ou plusieurs langues ou variétés de langue est aussi révélateur du type de rapport (de place) que les membres d'une société entretiennent entre eux. En tant qu'instruments de construction identitaire, les langues mises en œuvre laissent transparaître comment une communauté en-

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

tend se définir par rapport à d'autres communautés, notamment comme linguistiquement monolithique, pluraliste, bilingue, hybride, normative, flexible, etc.

Par rapport à la question qui nous guide ici, celle des styles communicatifs dans un espace culturel qui se trouve être plurilingue, cette problématique est très intéressante. À la faveur de la diversité linguistique, la grande majorité des Camerounais se trouvent en situation de « bilinguisme africain » (langues locales), de « bilinguisme officiel ou institutionnel » (anglais et français) ou de « bilinguisme afro-européen » (langues locales et langues officielles) (voir Essono, 2001 : pp. 72-75). On peut ajouter avec Tabi-Manga (2000) les situations de communication en *pidgin English* (ibid. : pp. 127-131) et en *camfrançais* (ibid. : pp. 166-172). Comme on le sait, ces langues ne disposent pas toujours de toutes les ressources susceptibles d'exprimer toutes les réalités de la vie quotidienne. Les locuteurs se doivent donc d'être inventifs et de recourir à plusieurs stratégies pour combler le vide expressif. Parmi les stratégies de compensation employées la créativité lexicale occupe une place importante. Et celle-ci s'appuie abondamment sur la diversité linguistique du milieu. Afin d'être fonctionnelles pour les interactions quotidiennes, les langues officielles, par exemple, s'arriment aux cultures locales (Fosso 1999). Ainsi chaque locuteur « qui s'exprime en français [ou en anglais] transpose dans cette langue le système de sa langue [ou culture] maternelle » (Onguene Essono, 1995 : p 182). Cette transposition se manifeste, selon Bitjaa Kody (2000 : p 264) de la manière suivante :

lorsqu'un vide expressif se fait sentir dans la forme véhiculaire de la langue dominante [le français ou l'anglais], plusieurs items lexicaux issus des langues locales entrent en compétition pour la préséance.

Cette opération ne constitue qu'un exemple des multiples mécanismes d'hybridation qui s'applique, à des degrés divers, à toutes les langues au Cameroun. Il est tout à fait ordinaire que les langues mobilisées par le locuteur camerounais « se mélangent dans son discours et qu'il produise des énoncés "bilingues" » (Calvet, 1993 : p 22). L'ampleur et la signification sociale de ces processus d'hybridation varient en fonction des interlocuteurs, leurs compétences et visées communicatives et du lieu où se déroule l'interaction.

Si le processus d'hybridation s'observe généralement dans les structures de surface effectivement mises en œuvre (c'est-à-dire les codes linguistiques), il commence ou se prolonge par le mélange des normes culturelles (européennes et camerounaises). Ainsi, à l'exception de certains contextes institutionnels (chefferie, école, église, parlement, par exemple) où la prise de parole est encore fortement structurée par des normes, les interactions quotidiennes sont marquées par le télescopage entre normes européennes et normes locales. Ce mélange est tellement ancré dans les habitudes oratoires que le choix d'une norme au détriment de l'autre n'est pas sans influence sur l'ethos des interlocuteurs et sur les rapports sociaux.

Cela d'autant plus que les choix et les attitudes linguistiques jouent un rôle prépondérant dans le travail des faces. Dans les centres urbains notamment, les interactions verbales entre individus aux compétences linguistiques diverses sont nombreuses. Il se pose alors la question du choix linguistique, lequel n'est pas sans incidence sur les relations interpersonnelles. Autrement dit, la question « *qui parle quelle langue avec qui et dans quel but ?* » permet de mieux cerner les enjeux stratégiques des choix opérés.

Appréhendés dans la perspective des rapports concurrentiels qu'entretiennent entre elles les communautés socioculturelles et linguistiques, les choix et attitudes linguistiques laissent entrevoir des vertus relationnelles tout à fait évidentes. En tant que stratégies d'inclusion ou d'exclusion, les choix opérés par les locuteurs peuvent s'interpréter à partir de la notion d'accommodation linguistique. Selon Zheng (1998 : p 143), cette notion¹⁵ « nous ouvre une perspective dynamique de l'interaction sociale, basée sur les relations interpersonnelles ou intergroupes et centrée sur la motivation des interactants ». Plus que de simples outils de communication, les choix des stratégies communicatives sont davantage de véritables instruments à travers lesquels les locuteurs construisent ou déconstruisent la relation verticale et horizontale. Ainsi, une attitude défavorable à la langue de l'autre sera interprétée comme un indice de la distance (voir Danblon et al. 2005).

La communication intercommunautaire au Cameroun est structurée par la conversion de la différence linguistique en inégalité ou en insulte (Calvet, 2002 : p 80). La nomination des communautés linguistiques (*anglo, anglofou, frog, francafool*, etc.) et la minimisation de la langue de l'autre (*anglais de Bamenda, langue des bandits, français massacré, bush English*, etc.) en sont des exemples très édifiants. Il est évident que ces actes de (dé)nomination constituent un prélude à la construction de la distance horizontale ou verticale. Cette distance symbolique peut aussi se manifester par le refus explicite de communiquer. C'est le cas des énoncés comme *Je ne comprends pas l'anglais* dont les locuteurs francophones raffolent et *I don't understand French*, stratégie courante chez les locuteurs anglophones, qui entrelardent les interactions entre les membres des deux communautés linguistiques (voir Anchimbe, 2006). Mais on note aussi des situations où l'attention portée aux autres se manifeste par des choix linguistiques accommodants. C'est sans doute conscients de la valeur relationnelle du choix linguistique que plusieurs musiciens, comédiens et hommes politiques camerounais utilisent le *pidgin English* ou le *camfranglais* pour atteindre les masses populaires composées pour la plupart de chômeurs, de vendeurs à la sauvette, de chauffeurs de taxi, d'ouvriers, d'élèves et d'étudiants.

Trait spécifique 1 : L'ethos discursif camerounais se caractérise par la multitude des systèmes linguistiques par lesquels il s'exprime et se laisse appréhender. Cette plurivocalité se manifeste de différentes manières : 1) Recours aux langues officielles (anglais et français) ou à leurs variétés respectives ; 2) Emploi des langues autochtones et des parler hybrides comme le *pidgin English*, le *camfranglais*, etc. ; 3) Choix et attitudes linguistiques (accommodants ou discriminatoires) adaptés, en fonction des représentations qui ont cours dans la société, à une situation de communication bien spécifique.

5.2 L'ethos entre proximité, créativité et volubilité

La proximité¹⁶ pèse d'un poids particulièrement lourd dans les interactions quotidiennes au Cameroun, pour un ensemble de raisons qui tiennent à la vision collectiviste de la vie en

¹⁵ Voir Zheng (1998 : pp. 140-145) pour une discussion détaillée du concept.

¹⁶ Le terme « proximité » est ici utilisé pour désigner les contacts physiques vécus (voulus ou subits) au quotidien, les contacts émotionnels et l'idéologie collectiviste qui est à la base des rapports interpersonnels

société, à la conception de la relation interpersonnelle, aux inégalités sociales et à l'usage de la parole pour «juguler» les méfaits de ces inégalités. Le Cameroun est un espace culturel où la « chaleur humaine », se déclinant en termes de proximité, d'affectivité, d'expressivité sans retenue, s'exprime au détriment du respect du « territoire » ou de la « sphère privée » de l'autre. Dans cette société aux tendances encore communautaires (famille élargie), l'autre est considéré comme un potentiel espace de solidarité, d'aide, de refuge, de confiance et comme une source de solutions aux problèmes auxquels on fait face. La peur de l'autre, la réserve qu'on observe ailleurs lorsqu'il s'agit d'interagir avec autrui semble être d'un degré relativement faible en contexte camerounais. Le silence, même dans les malheurs, semble proscrit. Les Camerounais semblent donc plus portés vers la *politesse de l'ingérence* (attention aux autres) que vers la *politesse de l'indifférence* (respect du territoire des autres). L'ethos de proximité se manifeste par exemple dans la gestion de l'espace physique (la proxémique) et dans la prééminence des visites improvisées.

5.2.1 La proxémique et les visites « improvisées »

La vie quotidienne au Cameroun est fertile en exemples qui montrent que les protagonistes évoluent généralement dans un contexte à fort degré de contact. L'extrême collectivisme se traduit par une proximité de fait. Elle peut être voulue, subie, tolérée, observée, etc. Mais cette proximité physique est réelle. Pour un interlocuteur non averti il se pose très souvent la question de la « bonne distance » à adopter. Les exemples des transports publics, des marchés et surtout des guichets bancaires et autres lieux de transactions financières comme les trésoreries et les services de transfert de fonds où les soi-disant zones de discrétion ne sont pas systématiquement respectées, surtout en périodes de grandes affluences, donnent l'impression que la culture de la proximité l'emporte sur la notion de la « bonne distance ». On y assiste en effet à un enchevêtrement des zones de proximité intimes, sociales, personnelles et publiques¹⁷.

Si les nouveaux modes de vie (surtout dans les villes) et les difficultés économiques ont renforcé l'individualisme au détriment de la solidarité, on constate que les visites improvisées n'ont pas tout à fait disparu. En effet, celles-ci sont conçues, dans l'imaginaire des Camerounais, comme actes « de politesse positive visant à renforcer la solidarité entre les personnes et à réduire la distance sociale » (Traverso, 1996 : p 44). Dans cette optique, ces types de visites servent à montrer à l'hôte qu'il est apprécié.¹⁸

La proximité se manifeste bien évidemment dans les activités oratoires des Camerounais.

5.2.2 L'adresse pronominale et nominale

Quand on appréhende les comportements langagiers au Cameroun du point de vue de l'adresse, il apparaît très clairement que l'emploi des pronoms et noms d'adresse, en français comme en anglais, est largement influencé par la culture de la proximité et de la volubilité. En ce qui concerne le français, par exemple, le recours au « tu » générique est frappant. On observe en effet une forte tendance à tutoyer tout le monde, même ceux que l'on rencontre pour la première fois. Il convient de préciser ici que ce choix pronominal ne doit pas

¹⁷ Pour la définition de ces quatre zones voir Hall (1966).

¹⁸ Il faut toutefois signaler que cet « acte de politesse positive » constitue, par ces temps de crise économique, une menace pour le territoire de l'hôte. Car toute visite implique des sacrifices multiples (matériels, financiers, temporels, spatiaux, etc.) Voir à ce sujet Traverso (1996 : pp. 44-66).

forcément s'interpréter comme marque d'impolitesse. Si on analyse ce tutoiement générique dans le cadre global d'une culture collectiviste, on pourrait dire que cette modalité énonciative est motivée par le souci de rompre (rapidement) la distance sociale et de manifester une attention particulière à l'égard de l'autre. Sur le plan psychologique, nous rappelle d'ailleurs Dürrenmatt (2003), « tutoyer revient à s'identifier à l'autre, le pronom «tu» créant une communauté affective ou d'intérêt. » Il s'agit donc d'un « tutoiement solidaire ou altruiste » que les locuteurs préfèrent au « vouvoiement distant et égotiste¹⁹ ». La présence des termes comme *mon frère, le père, ma sœur, mon pote, la mère, grand*, etc. accompagnant le tutoiement renforce aussi, comme le montrent les exemples qui suivent, cette impression de rapprochement:

« **Tu** vas même tout boire la bière-là? » demandait la Panthère Nzui Manto. « Hum, disait un autre, le casier est même plus grand que **toi** hein! » Et un autre, stratégiquement prévenant : « **Fais** attention, **mon frère**, une mouche! » (Nganang, 2001 : p 69)

Un jour le Docta s'approcha de lui et lui demanda directement:

« **Mon frère**, **tu** écris quoi comme ça, non? » (...)

« **Mon frère**, **tu** es journaliste? » (...)

« **Montre-nous** ce que **tu** as écrit » (Nganang, op. cit. : pp. 147-149)

Il faut cependant nuancer cette lecture en précisant que la méconnaissance pure et simple de certaines normes conversationnelles, l'interférence avec les langues locales, ou encore le souci de menacer la face de l'autre, pourraient aussi expliquer l'emploi récurrent du tutoiement « générique » envers des inconnus.

Quant à l'emploi des noms d'adresse en général et des termes de parenté en particulier, il est essentiellement caractérisé par l'extension sémantique. C'est-à-dire que les appellatifs comme *mon frère, ma sœur, mon fils, mon beau, le père, paa, maa, my brother, (my) sister*, etc. s'appliquent non seulement aux connaissances, mais aussi aux personnes inconnues. Autrement dit, ce recours aux formes de l'adresse pour réguler la distance sociale est fortement marqué par les « emplois fictifs » des termes de parenté, c'est-à-dire des cas, comme le relève si bien Traverso (2006 : p 109), « où il n'existe pas de lien familial réel entre les interlocuteurs. »

Comme autre marque de la proximité, on peut aussi évoquer les salutations expansives, le goût des conversations interminables, le marchandage, l'expression publique des émotions (positives ou négatives), et surtout le fait que les Camerounais «donnent accès [très facilement] à leur territoire privé, spatial (invitations) ou informationnel (confidences et autres formes de parole intime) » (Kerbrat-Orecchioni, 2005b : p 305).

5.2.3 L'art de complimenter

¹⁹ Nous empruntons les deux termes à Burke (1999) qui parle de « politesse altruiste » (la considération pour les autres) et la « politesse égotiste » (la manière dont on se distingue des autres).

La proximité peut s'observer non seulement dans le type d'actes de langage produits, mais aussi et surtout dans la manière dont ces actes sont réalisés. L'art de complimenter est un exemple pertinent à cet égard. L'expression de l'admiration est marquée par la combinaison de plusieurs variables comme l'inventivité, l'exagération et la provocation. On peut dire sans risque de se tromper que les Camerounais sont d'excellents acrobates de la parole élogieuse et de grands adeptes de la volubilité laudative. Le recours aux *compliments excessifs* est sous-tendu par le souci de contribuer à l'harmonie des rapports sociaux. Ainsi, complimenter les amis, les connaissances et même les personnes inconnues semble être un acte aussi trivial et vital que les salutations. Car le compliment, comme le soulignent plusieurs personnes interrogées, fonctionne comme « l'huile dans les rouages des relations sociales. » (Picard 1998 : p 3)²⁰.

Que ce soit dans un taxi, au marché, dans un bar, dans la rue, les compliments s'échangent facilement. Et ces paroles valorisantes portent le plus souvent sur l'apparence physique, les possessions, etc. Les motifs de ces « cadeaux verbaux » sont nombreux et divers : ouverture de la conversation, fixation thématique, introduction d'une requête, flirt, bonne humeur, régulation de la distance sociale, etc. Le contact physique dans les rencontres de tous les jours, la tolérance de l'ingérence, la conception circulaire du temps favorisent en partie ce penchant pour les compliments comme forme d'attention aux autres. En dehors des interactions femmes-femmes dans lesquelles les compliments ne sont fréquents qu'entre amies, on observe une volubilité sans retenue dans les interactions hommes-femmes.

Les compliments dans les interactions hommes-femmes

Plusieurs travaux antérieurs ont déjà démontré que le sexe influe très largement sur la façon de faire des compliments²¹. Dans leur étude Leisi et Leisi (1993) soulignent que les compliments dans les interactions hommes-femmes en Allemagne sont dans leur grande majorité interprétés comme stratégies de séduction. Ces compliments « érotiques » (ibid. : p 142) proviennent généralement des hommes. Cette interprétation est davantage plausible lorsque le compliment porte sur l'apparence physique. À la faveur des mouvements féministes, les femmes refusent désormais d'être considérées comme objets décoratifs ou objets de convoitises masculines. Leur préférence pour les compliments portant sur leur aptitude intellectuelle et leurs qualités humaines norme désormais le comportement laudatif des hommes (voir Leisi et Leisi, op. cit. : p 146).

Le contexte camerounais présente un cadre différent. Les compliments faits aux femmes sont certes interprétés comme stratégie de séduction, mais cela n'empêche pas les hommes d'abreuer de compliments, et le plus souvent en public, leurs interlocutrices, connues comme inconnues. Ces paroles flatteuses portent généralement sur l'apparence physique (l'habillement, la coiffure, etc.) et sont aussi imaginatives, osées qu'intéressées. La grande majorité des personnes interrogées expliquent ces « audaces langagières » de la manière suivante :

« L'homme complimente beaucoup la femme, parce qu'il a certains objectifs à atteindre. Par exemple : la séduire [...] Les compliments que les hommes font aux femmes

²⁰ Voir aussi Wolfson (1983 : p 89) qui pense que les « compliments serve to grease the social wheels ».

²¹ Voir à ce sujet Holmes (1988a ; 1988b) ; Herbert 1990; Miles 1994; Campo et Zuluaga 2000; Matsuoka 2003 pour ne citer que ces auteurs-là.

(...) sont le plus souvent intéressés. Il y a toujours des intentions implicites [...] Quand un homme fait des compliments à une femme, c'est que cette femme lui plaît et il aimerait sortir avec elle ».

Il faut noter que les hommes complimentent même les femmes qu'ils rencontrent pour la première fois. Si cette forme d'attention sans retenue s'explique par l'esprit général de convivialité sociale, elle est davantage tributaire de la domination sociale dont jouissent les hommes. Certaines personnes interrogées ont d'ailleurs établi le lien entre le comportement laudatif des hommes et leur place dans la société. Il s'agit à leurs yeux de l'une des manifestations (langagières) de la domination de la femme :

« Nous sommes dans une société conservatrice, dit un étudiant, dans laquelle l'homme a toujours dominé la femme. Cette domination s'observe aussi au niveau de la parole: les femmes ne doivent pas, selon nos traditions, parler plus que les hommes. Elles se doivent d'être réservées. La conséquence de tout cela est que l'homme se sent plus à l'aise que la femme: il peut aborder la femme facilement, il peut aussi lui faire des compliments aisément. Par contre, les femmes ont peur de faire des compliments aux hommes, parce qu'elles se disent qu'elles ne doivent pas faire le premier pas ».

Cette volubilité expressive ignore tout tabou relatif aux thèmes et aux moments des compliments. Nos observations montrent, en effet, que les compliments faits aux femmes portent beaucoup plus sur les thèmes délicats comme l'apparence physique (habillement, coiffure, forme / apparence physique, etc.). Et les formules usitées, mêmes les plus cryptiques (par exemple, *Tu es une bombe, tu es bien emballée, tu as un large débat*), cachent difficilement la charge « érotique » de ces audaces langagières²². Mais il faut dire qu'avec les rôles de plus en plus importants que les femmes assument dans tous les domaines de la vie, la perception de la femme comme objet de convoitise et de séduction disparaît progressivement pour faire place à la valorisation de toutes ses qualités intellectuelles et humaines.

D'un autre côté, les compliments faits (publiquement) aux hommes sont rares. Car une femme qui complimente un homme (qu'elle ne connaît pas assez) est mal vue par la société. Comme le disent la majorité des personnes interrogées,

« les femmes ne font pas beaucoup de compliments aux hommes, parce qu'elles se disent que c'est l'homme qui doit aller vers la femme [...] J'ai remarqué que les filles [...] n'osent [...] pas faire des compliments aux garçons, car elles ont peur et honte de donner l'impression de leur faire la cour [...] Les femmes attendent presque tout des hommes [...] C'est l'homme qui doit faire le premier pas dans les relations homme-femme [...] En général c'est l'homme qui va vers la femme [...] Une femme n'oserait jamais le faire, justement parce qu'elle a peur [...] que son compliment [...] soit mal interprété. »

Et une autre étudiante de poursuivre :

²² Il se dégage ici une similitude avec les « piropos », c'est-à-dire des paroles élogieuses publiques sur l'apparence physique des femmes, dans les pays latino-américains (voir Achugar 2001 ; 2002).

« les hommes sont généralement étonnés de recevoir des compliments venant des femmes. Ils associent cela à une tentative de drague, à une sollicitation sentimentale. Pour donc éviter ces interprétations erronées les femmes s'abstiennent de complimenter les hommes».

Mais il faut préciser, comme l'ont fait plusieurs femmes que nous avons interrogées, que cette « peur » s'estompe lorsque les femmes ont affaire à un interlocuteur familier. L'obligation de « connaître » l'homme que la femme complimente devient ainsi une loi tacite :

« Il faut faire un compliment, martèle une dame, à un homme qu'on connaît très bien. Moi, de toutes les façons, je ne ferai pas de compliments à un homme que je ne connais pas, comme un homme ferait un compliment à une femme, avec qui il a discuté seulement dix minutes ».

Les compliments dans les interactions femmes-femmes

Mais la volubilité expressive dans l'art de complimenter semble bémolisée dans les interactions femmes-femmes. À en croire les personnes interrogées, la réponse à la question de savoir si les locutrices camerounaises se complimentent mutuellement est loin d'être affirmative ? Nos interlocuteurs, en majorité les femmes, expliquent cela par l'esprit de compétition et de jalousie qui prévaut entre les femmes :

« Les femmes ont une nature, confirme une étudiante, elles sont jalouses. Les femmes se disent généralement qu'en faisant des compliments aux autres, c'est pour les mettre en haut. Si une femme dit à une autre "tu es pimpante", c'est comme si elle se reniait, comme si elle était inférieure. Donc elle préfère ne rien dire. » En outre, « Les femmes donnent généralement l'impression qu'elles perdent quelque chose lorsqu'elles se complimentent mutuellement. Il y a un esprit de rivalité entre les femmes, surtout entre les inconnues ».

La retenue expressive observée chez les femmes camerounaises s'explique donc, selon les personnes interrogées, par le fait que celle qui exprime ouvertement son admiration, menace sa propre face, puisqu'elle se met d'office en position inférieure. Ce sentiment, estimant nos interlocuteurs, est lié au fait que les femmes aiment se mettre en valeur au détriment des autres:

« Quand une fille s'habille bien, elle a tendance à narguer les autres, à les considérer comme des moins que rien. Elle regarde les autres de travers, elle affiche un complexe de supériorité. J'ai déjà été narguée par une femme qui était mieux habillée que moi et j'étais choquée. C'est difficile de faire des compliments à une autre femme ».

L'attention portée à une autre femme semble donc, en termes de jeu des faces, risquée :

« Une fille ne peut pas accepter de nos jours qu'une autre soit meilleure, par exemple mieux habillée qu'elle. [...] Chaque fille fait tout pour montrer aux autres qu'elle est supérieure. [...] Les Camerounaises sont trop orgueilleuses pour faire des compliments aux autres. [...] Je ne peux pas faire des compliments à une autre femme que je ne connais pas, parce que je ne suis pas sûre de sa réaction. Il y a donc une certaine méfiance. [...] Souvent, quand on complimente beaucoup une autre femme, elle a l'impression qu'on est envieuse, qu'on n'a pas ce que l'autre a. Si tu fais trop de compliments à ta copine, elle aura un com-

plexe de supériorité. Pour éviter cela, on ne fait pas trop de compliments aux autres femmes ».

En dehors du cercle amical et familial, la volubilité laudative peut être perçue comme intéressée, donc hypocrite. La volubilité expressive s'observe aussi dans les structures des formules laudatives employées.

Les formulations volubiles et hyperboliques du compliment

La prédilection de l'exagération se laisse facilement remarquer dans les formes de réalisation du compliment. Celles-ci sont riches et variées du point de vue du contenu lexical, sémantique et stylistique. On peut citer, à ce niveau, l'emploi des adjectifs, des adverbes, des locutions verbales, et des figures de style qui augmentent la force illocutoire du message laudatif. Le répertoire des adjectifs, des verbes et locutions verbales attestent d'une inventivité et d'une volubilité sans borne des locuteurs. Le contenu lexical des compliments frappe non seulement du point de vue du nombre et de la fréquence des marqueurs illocutoires (réduplication à but intensif), mais aussi et surtout par rapport à leurs formes néologiques et leurs contenus hyperboliques (voir Mulo Farenkia, 2008: pp. 176-179). Au contenu lexicosémantique des compliments, on peut ajouter une multitude de structures où les figures de style comme la métaphore et la comparaison se mêlent à d'autres formules comme les proverbes, les adages, les tournures argotiques, qui sont aussi complexes, hyperboliques et répétitives les unes que les autres. La volubilité est surtout manifeste dans l'emploi des métaphores et des comparaisons. Les compliments hyperboliques apparaissent sous formes d'adages, de formules argotiques et répétitives (voir Mulo Farenkia, 2005).

Sur le plan des types d'énoncés laudatifs on peut dire que de nombreux compliments sont en réalité réalisés par le biais d'autres actes de langage comme les questions, les vœux, l'expression du désir, les conseils, l'exhortation, l'expression de la surprise, etc. Relevons, dans le registre de la volubilité, le recours à la combinaison de plusieurs énoncés/actes de langage afin de donner un cachet particulier au compliment. Les compliments ainsi formulés ont une forte charge relationnelle dans la mesure où

« le locuteur ne se contente pas seulement de dire l'admiration. Il voudrait, en outre, participer à une conversation plus élaborée et plus dense, pour mieux connaître son interlocuteur et mieux socialiser avec lui. » (Mulo Farenkia, 2008 : p 190).

Trait caractéristique 2: L'idéologie collectiviste en vigueur dans la société camerounaise surgit sans cesse dans les comportements interactionnels. La proximité s'observe non seulement au niveau des types d'actes de langage produits (il s'agit en majorité des actes en rapport avec la politesse positive), mais aussi et surtout au niveau de la manière dont ces actes sont réalisés (sans retenue, avec beaucoup de volubilité et de variété du point de vue du matériau linguistique usité).

**REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES**

N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

5.3 L'ethos entre supériorité et « politesse à sens unique »

Comme la plupart des Africains, les camerounais vivent dans une société à ethos hiérarchique. L'inégalité dans les rapports sociaux est sous-tendue par les variables comme l'âge, le statut social, la richesse matérielle, le statut institutionnel, et le sexe (dans certains contextes). Les échanges quotidiens sont le théâtre d'une multitude d'indicateurs de la distance verticale, parmi lesquels l'usage dissymétrique des termes d'adresse, les salutations, les compliments et certains comportements en milieux professionnels et institutionnels occupent une place importante. Les exemples recensés donnent généralement l'impression que les styles interactionnels sont aussi fortement marqués par la culture de la « politesse à sens unique ». C'est-à-dire dire que les interlocuteurs ne perdent pas de vue que les interactions sont structurées par des « obligations de politesse non réciproques » (Kerbrat-Orecchioni 2005b : p 305). Comme on va le constater à travers quelques exemples, ces contraintes non réciproques se manifestent différemment en fonction de la position sociale : pendant que le locuteur en position basse brille par excès de politesse, l'interlocuteur de rang élevé se distingue par le non-respect des règles de politesse.

L'usage des honorifiques et titres socioprofessionnels

Très courant dans les pratiques langagières des Camerounais, l'usage des honorifiques et des titres socioprofessionnels s'explique par le souci de dire publiquement la valeur sociale de l'autre et « l'obligation », surtout, de valoriser la face du « supérieur ». Le choix des termes est fonction de la variable qui confère la « séniorité » à l'allocutaire. Si plusieurs honorifiques comme *grand, papa, sita, maman, oncle, tonton, pa'a, brother, oga* renvoient à certaines valeurs ancestrales, notamment le respect de l'âge, on note une sorte de mutation essentiellement marquée par la valorisation du pouvoir matériel et financier. Autrement dit, la sémantique de l'âge est davantage reléguée au second plan au profit d'une sémantique du matériel. Il arrive donc que les aînés donnent du « grand » à leurs cadets, tandis que certains locuteurs sexagénaires appellent leurs « fils » ou « filles » *papa* ou *maman*. On a affaire ici à ce que Traverso (2006 : p 109) appelle les « emplois inversés ». L'emploi des titres socioprofessionnels est aussi notable. À ce niveau, la logique de la « vénération du supérieur » se traduit souvent par l'emploi cumulé de tous les titres (nobiliaires, académiques, socioprofessionnels, etc.) de l'interlocuteur. On peut citer l'exemple ***Honorable chief Dr. Dion Gute*** qui juxtapose trois aspects constitutifs du statut spécial dont jouit l'allocutaire : *honorable* pour sa fonction politique (ministre ou député), *chief* pour sa fonction de chef traditionnel et *Dr.* pour son titre académique. Certains titres sociopolitiques comme *honorable* sont souvent précédés de l'adverbe intensif *très* pour exprimer un degré absolu de respect : ***Très honorable président de l'assemblée nationale ; Right honorable X.***

Les échanges de salutations en situation asymétrique

Le déroulement des échanges de salutations en situation asymétrique obéit à une norme tacite : la première intervention de l'échange est généralement initiée par la personne en position basse, qui n'a pas, dans certains cas la certitude que l'allocutaire lui renvoie l'ascenseur. Au cas échéant, la salutation complémentaire du type *comment ça va ?* est du ressort du « supérieur ». Weil (1983 : p 10) écrit justement à ce propos que « c'est une incivilité de demander à une personne supérieure comment elle se porte, quand on la salue, à moins qu'elle soit malade ou incommodée ; cela n'est permis qu'à l'égard des personnes qui sont d'une condition égale ou inférieure. » Les salutations non verbales sont tout aussi

révélatrices du respect du droit d'aînesse et d'une certaine « vénération du supérieur. » S'il incombe à l'interlocuteur en position basse d'initier l'échange de salutations, la **poignée** de main devrait, en principe, venir du « supérieur ». Les salutations à distance venant d'un interlocuteur « inférieur » sont considérées comme une forme d'indifférence, elles sont donc menaçantes pour la face du « supérieur ». À cela, il faut ajouter les attitudes gestuelles et proxémiques bien particulières qui renforcent le respect envers le « supérieur » : tendre la main droite ; ne pas mettre les mains dans la poche ; ôter son chapeau, le cas échéant, et saluer en utilisant bien sûr un honorifique.

La politesse en contextes institutionnels et professionnels

On ne saurait trouver mieux pour illustrer l'impact de la distance hiérarchique sur la gestion des stratégies de politesse. Les milieux institutionnels et professionnels offrent en effet d'innombrables exemples où la politesse est excessive et forcée. Puisqu'il n'existe pas d'obligations de politesse réciproques, les interlocuteurs de rang élevé respectent rarement le « territoire » et la « face » de leurs collègues en position basse. Ainsi, les supérieurs n'évitent, ni n'adoucissent pas systématiquement les actes menaçants pour la face de leurs vis-à-vis. Ces derniers se doivent, par contre, d'être ostensiblement polis. Les interactions sont donc gérées selon la formule « la politesse vient d'en bas ». Pour mieux élucider cela, nous citerons le cas de l'interaction entre policiers et civils et les comportements (discursifs) en milieu professionnel/institutionnel.

(A) Politesse et impolitesse entre policiers et civils

Analysons un exemple caractéristique de la communication asymétrique entre les policiers, représentés ici par le commissaire de Police (C) et la population civile, qu'incarne le vendeur de cigarettes (V)²³

- C « *Malheureux, tu m'appelles 'Étienne' que je suis ton égal?* »
Demanda-t-il en le tenant par le col et en le frappant à la nuque. [...] »
 « *C'est vous qui causez les troubles dans ce quartier, hein!* »
- V *Ce n'est pas moi qui vous ai appelé, chef! supplia l'homme.*
- C *C'est qui alors ?*
- V *Je ne sais pas, chef!*
- C *Je vais te montrer qui est Étienne-là que tu oses appeler au singulier.* »
 [...] »
- V « *Pardon chef!* » [...] »
- C « *C'est donc toi qui m'as appelé!* »
- V *Non chef!*
- C *Pourquoi tu dis « pardon » alors?*
- V *Comme ça seulement, chef!*
- C *Tu veux jouer au malin! C'est vous qui montez des coups dans ce quartier pour salir les gens, hein! C'est vous qui faites le désordre ici! Je vais te coffrer!» [...]*

²³ Cet extrait a déjà fait l'objet d'une analyse similaire (voir Mulo Farenkia, 2006a).

- V «Euh pardon chef, même si c'était moi, je ne le ferai plus» [...]
 C «Voilà que tu avoues! Ainsi tu voulais d'abord jouer au malin.
 Tu sais que je peux confisquer ta caisse de cigarettes?
 V Oui chef!»
 (Nganang, op. cit. : pp. 170-172).

Les comportements verbaux et non verbaux indiquent parfaitement le type de rapport que les deux protagonistes entretiennent: l'autorité et la condescendance du commissaire contrastent avec la déférence (forcée) qu'exprime le vendeur de cigarettes. L'élément manifeste de l'inégalité est le terme d'adresse *chef*. En effet, ce terme est, d'une part, l'expression de la déférence et de tous les honneurs que la population civile se doit de faire au policier (et autres agents de maintien de l'ordre public : gendarme et militaire). Cet appellatif exprime, d'autre part, la peur que la présence suscite généralement dans l'imaginaire populaire.

Ayant compris que le commissaire va certainement se saisir du prétexte de cette "infraction appellative" (l'emploi d'*Étienne*) pour le brutaliser, le vendeur se doit d'adopter un comportement verbal et non verbal ostensiblement obséquieux et auto-dénigrant. Relevons la violence avec laquelle «monsieur le Commissaire» s'insurge contre l'emploi de l'appellatif «Étienne», qui constitue à ses yeux une atteinte à la position de force que lui confère sa fonction. L'énoncé *Malheureux, tu m'appelles «Étienne » que je suis ton égal?* est en quelque sorte un rappel à l'endroit du civil que celui-ci vient de porter atteinte à une norme, le respect inconditionnel pour « l'homme en tenue ». L'emploi du pronom d'adresse *tu* (tu-insulte) et l'appellatif *malheureux* témoignent de la supériorité incontestée du commissaire. La question rhétorique dans laquelle apparaissent ces deux formules allocutives dénigrantes (*tu + malheureux*) illustre suffisamment la position privilégiée du commissaire sur l'axe de la hiérarchie sociale. Tout au long de cet extrait le commissaire de police fait étalage de ce que l'autorité et la supériorité dont il est investi lui donnent le droit, l'obligation et même le privilège de réaliser certains actes de langage. C'est ainsi qu'il profère des menaces (*Je vais te coffrer! Je vais te montrer qui est Étienne-là que tu oses appeler au singulier; Tu sais que je peux confisquer ta caisse de cigarettes?*), lance des accusations diffamatoires injustifiées (*C'est vous qui causez les troubles dans ce quartier, hein! C'est vous qui montez des coups dans ce quartier pour salir les gens, hein! C'est vous qui faites le désordre ici!*) tutoie et vouvoie quand il veut, utilise le *vous* pas par politesse, mais pour faire allusion à tous les auteurs de troubles que lui, le commissaire, se donne le devoir et le plaisir de punir. Preuve est donc faite que le commissaire de police est tout puissant. Le civil, par contre, doit recourir aux stratégies discursives des plus flatteuses pour valoriser la face du commissaire et désamorcer ou adoucir toute manœuvre de brutalité dont il peut être l'objet. Une fois de plus : la politesse doit venir d'en bas²⁴.

(B) *Politesse et impolitesse entre patrons et employés*

Les comportements discursifs en contexte professionnel sont assez révélateurs du rapport de forces en faveur des personnes en « position haute »: les requêtes, les instructions des patrons sont généralement, comme le montrent les exemples suivants, formulées de fa-

²⁴ Cet extrait nous rappelle certains événements des années 90, les années de braise. En effet, lors des manifestations estudiantines, les étudiant-grévistes arrêtés devaient, pour leur survie, répéter l'énoncé « Ton CEPE dépasse mon BACC », indiquant que le diplôme du policier, le CEPE (diplôme sanctionnant les études primaires) avait plus de valeur que le baccalauréat de l'étudiant. En dehors de la violence physique, cet énoncé était un indice éloquent de la hiérarchie sociale.

çon brutale. Le répertoire des patrons semble dépourvu d'adoucisseurs (comme le conditionnel, les structures interrogatives, etc.). On y note, par contre, un emploi assez significatif de l'impératif, des informations injonctives. Comme le montrent les exemples suivants, les « supérieurs » semblent ne pas se préoccuper de la face de leurs interlocuteurs de rang inférieur :

« *Bilanga se tournant vers le chauffeur :*

*Au prochain village où tu verras des victuailles en vente, **arrête-toi**, Djoungo.*

Oui, patron, fit l'homme en serrant sa droite et en ralentissant pour laisser passer un petit car de brousse qui fonçait à tombeau ouvert. » (Nanga, 1980 : p 34).

« *Tout est moins cher ici, patron, rappela Djoungo dans son langage fruste.*

***Prends** deux régimes de bananes plantain, dix kilos de tomates, dix kilos de salades, trois paniers d'oranges et autant d'avocats, dit Bilanga au chauffeur. »*

(ibid. : p 36)

« ***Et surtout, que personne ne vienne me déranger**, dit Bilanga au gardien Tchalna.*

Oui, patron. » (ibid. : p 60)

« *Et maintenant, **tu peux te retirer. Va donner à ma vieille les provisions.***

Nous repartirons dans une heure.

Faut-il que je mette en marche le moteur électrique, patron ? La nuit va bientôt tomber.

Et, si l'on pouvait repartir plus tôt, patron. Le pont n'est pas très sûr.

*Je sais. **Fais ce que je te dis et mets en marche le moteur électrique si tu veux. Que personne ne nous dérange.** » (ibid. : p 64).*

Les employés échappent très rarement aux remontrances acerbes de leurs supérieurs, aux reproches donc, dont le ton, le moment et le lieu choisis (présence d'autres collègues) trahissent plus l'intention d'humilier et de heurter la fierté de l'interlocuteur qu'à l'amener à adopter une attitude plus appropriée²⁵.

(C) *La politesse vient d'en bas*

Les locuteurs de rang inférieur doivent par contre éviter tout acte qui fait perdre la face au supérieur : la raison du chef étant toujours la meilleure, les divergences d'opinion ou les critiques ne peuvent se faire que dans le dos du patron. Il faut plutôt faire plaisir au patron en amplifiant ou en multipliant les actes de langages valorisants à son égard. Parlant des compliments et autres actes valorisants pour le supérieur, l'un de nos interlocuteurs souligne que

²⁵ Ce comportement s'observe aussi en contexte familial où le rapport entre les parents et leurs enfants est essentiellement asymétrique.

« dans la société camerounaise les compliments sont plutôt relatifs à la position sociale de l'interlocuteur [...] Quand j'observe les relations dans notre société, dans le monde professionnel, je me rends compte que c'est toujours par rapport à la situation qu'occupe le collègue. On a le cas de quelqu'un qui recevait des compliments de toutes parts, lorsqu'il était directeur de société. Mais une fois [qu'il est] relevé de ses fonctions, les compliments s'arrêtent à ce niveau. On n'arrive même plus à lui dire « bonjour » en route ».

Les compliments à sens unique

Comme l'indique la citation précédente, l'obligation de faire plaisir au narcissisme du patron est manifeste, car celui-ci détient, dans plusieurs cas, la clé du succès professionnel des autres collaborateurs:

« On se rend compte, relève un étudiant, que dans les relations « patrons – employés », ce sont ces derniers qui complimentent le plus. À cause de la pression salariale, l'employé a tendance à faire des compliments intéressés au patron, afin de pouvoir bénéficier de certains avantages. Les compliments dans ces cas sont des flatteries ». « Dans les entreprises, poursuit un autre interlocuteur, il est facile de mettre les employés à la porte. Le compliment sert donc à l'employé comme moyen de flatterie et de maintien ». « Les subalternes, indique une dame, ont tendance à lécher les bottes des patrons. Donc, ils font beaucoup de compliments à ces derniers pour avoir des promotions, pour avoir des avantages divers ». Compte tenu de ce qui précède, il n'est pas exagéré de conclure que les compliments envers les patrons constituent une forme de « politesse feinte »: « l'employé qui complimente son patron ne le fait souvent pas par nécessité morale mais par intérêt ».

Qu'en est-il des compliments du haut vers le bas ? Ils sont autant rares qu'intéressés:

«Je remarque, explique un informateur, que les patrons qui complimentent leurs employés, c'est dans le but de les encourager à plus d'effort au travail. Le patron fait des compliments aux subalternes quand il veut gagner leur confiance et les exploiter ».

D'un autre côté, la rareté des compliments du haut vers le bas s'explique par le souci de maintenir les barrières. Car faire les éloges d'un subalterne revient à perdre son autorité. Autrement dit :

« un directeur fera difficilement des compliments à un subalterne. Par contre c'est l'inverse qui est vérifié. Quand le directeur arrive par exemple au bureau, c'est tout le monde qui veut lui dire « bonjour », lui serrer la main etc. On veut généralement les faveurs du chef. [...] Et le chef, imbu de lui-même, se dit qu'il n'attend rien des autres ». « Le patron se dit certainement que s'il complimente son employé, le fossé existant entre celui-ci et lui n'existera plus. Pour pouvoir jouir infiniment du respect que l'employé a envers lui, il faut que ce fossé soit maintenu ».

Dans les situations où les « intérêts » du patron ne sont pas « menacés » (dans les services publics, par exemple), les compliments du haut vers le bas sont encore plus rares :

« Généralement, explique un professeur d'université, les patrons ont beaucoup de complexes de supériorité vis-à-vis de leurs collaborateurs. Leurs attitudes sont toujours marquées par un esprit de domination. Dans ce cas, ils ne se soucient pas beaucoup de ce

que peuvent penser les autres. Et complimenter les collaborateurs est une façon de se rabaisser ».

Cette acception que le compliment à un interlocuteur de rang inférieur fait perdre la face se dégage aussi des témoignages en milieu universitaire. À la question de savoir s'il lui arrive de complimenter ou de réagir aux compliments de ses étudiants, une collègue répond sans ambages :

« Rarement, c'est rare [...] C'est surtout parce que je veux maintenir la distance [...] Quand on fait des compliments à un étudiant, tout de suite les barrières tombent [...] Donc c'est pour éviter que je ne devienne leur amie [...] que je préfère ne pas en faire. Des fois j'en fais quand même, mais [...] en général c'est par rapport à leur travail scientifique. L'habillement, la façon d'être sont des domaines intimes, là je ne fais pas de compliments. [...] Si ça reste dans le domaine académique, la distance demeure automatiquement [...] Mais quand un étudiant me fait un compliment, je dis « Merci », je ne fais pas de commentaire, c'est-à-dire, je n'entre pas dans les détails, je ne lui donne pas la possibilité d'en faire plus ».

L'éloge inconditionnel du « supérieur »

Il est des situations où le locuteur se trouve obligé d'affirmer la valeur sociale du « supérieur » pour mendier de l'aide. En dehors des honorifiques déjà mentionnés, on peut citer les actes de langage à vocation élogieuse offerts aux dignitaires et autres personnes distinguées. Décrivant les pratiques de la politesse dans la partie septentrionale du Cameroun, un collègue précise :

«Les gens de chez moi [du Nord Cameroun] aiment beaucoup les compliments, surtout les chefs traditionnels, les représentants de la religion islamique, les maîtres dans les écoles coraniques. Chez nous donc, on ne peut pas saluer un Lamido²⁶ comme on salue tous les autres membres de la société. On ne peut par exemple pas lui dire “Comment tu vas?” [...] On passe par les compliments ou les souhaits, les vœux pour entrer en contact avec lui. On peut lui dire par exemple “Que Dieu vous donne une longue vie”, “Que vous vieillissiez en paix”. Si c'est un prince héritier par exemple, on peut lui dire “Que Dieu fasse de toi un digne remplaçant de ton père”. Toutes ces formules sont des compliments dans la mesure où vous montrez à votre interlocuteur que vous le respectez, que vous avez une grande estime pour lui. [...] Quand ils entendent ces compliments, ils sont très contents. C'est après cette phase que vous pouvez poser votre problème. Si vous aviez un problème de mille francs, ils pourraient vous donner deux mille francs. [...] Les chefs traditionnels et religieux aiment entendre les compliments. Il faut savoir les flatter [...] pour obtenir quelque chose d'eux ».

La conséquence immédiate de cette politesse intéressée est que, comme nous l'avons souligné plus haut, le facteur matériel devient plus important que l'âge. C'est dans cette optique que notre informateur, originaire du Nord Cameroun, souligne :

²⁶ Chef traditionnel dans la partie septentrionale du Cameroun.

« Les gens qui n'ont pas été à l'école sont ceux-là qui donnent beaucoup plus de compliments au village [au Nord]. Ils font des compliments même aux jeunes pour avoir quelque chose. Nous avons des gens plus âgés, qui peuvent être nos parents [...] Quand nous allons au village [au Nord], nous avons des gens qui viennent nous voir et ils nous font beaucoup de compliments, parce qu'ils attendent quelque chose de nous. Ils peuvent dire par exemple "Vraiment tu ressembles à ton père", "Tu es le digne fils de ton père". Lorsque nous entendons cela, nous nous sentons flattés et nous leur donnons, bien sûr, quelque chose, l'argent par exemple. [...] Les gens plus âgés et moins nantis font plus de compliments aux jeunes qui ont une position sociale admirable ».

Trait spécifique 3 : Le degré de la distance verticale est tellement élevé que celle-ci fait prévaloir des « obligations non-réciproques de la politesse », se manifestant par la vénération du supérieur et le respect strict de la différence de statut. En outre, les « supérieurs » ne respectent pas la face de leurs vis-à-vis de rang inférieur. La politesse est non seulement « à sans unique », elle doit, dans certains cas, surtout s'exprimer de façon ostentatoire.

5.4 La politesse excessive dans la communication écrite

Les demandes (d'emploi) et les lettres de requêtes ou de plaintes

Le choix du matériau linguistique dans les demandes écrites comporte aussi des éléments d'une société à ethos hiérarchique. Si rédiger une demande d'emploi ou une lettre de requête indique l'expression d'un besoin qu'on ne peut pas satisfaire, c'est accepter en quelque sorte la position inférieure, les formules contenues dans ces types de texte indiquent que le requérant se met exclusivement en position basse. En effet, ces demandes sont truffées de formules d'ouverture qui valorisent la face des destinataires en même temps qu'elles rabaissent celle des scripteurs : 1) *Monsieur le Directeur / le Chef de service, je viens auprès de votre haute personnalité / auprès de votre haute bienveillance / auprès de votre bienveillante personnalité solliciter un emploi* ; 2) *Monsieur le Doyen, j'ai l'honneur de venir auprès de votre haute personnalité demander la publication de mes notes du premier semestre*. Les formules de clôture manifestent aussi la position basse du scripteur qui se montre ostensiblement déférant, à travers les « considérations, salutations ou sentiments distingués, respectueux » exprimés à l'encontre de l'illustre destinataire pour l'amener à agir dans l'intérêt du scripteur.

La politesse excessive en milieu universitaire : les « remerciements »

Ce rapport de places décrit plus haut s'observe aussi en milieu universitaire, notamment dans les « remerciement » des étudiants-chercheurs. Zheng (op. cit. : p 174) note fort bien que « remercier quelqu'un, c'est lui avouer qu'on a une dette envers lui ». C'est donc un acte quelque peu embarrassant pour celui qui l'exécute. Mais la façon de remercier peut soit atténuer cette menace ou la renforcer. Cela peut s'illustrer à l'aide des textes académiques comme les thèses et les mémoires. Comme Koutsantoni (2005: p 106) l'observait déjà, ces « genres académiques » sont essentiellement produits « for assessment purposes and usually address lecturers and examiners who are more knowledgeable and of higher absolute and relative status than their authors. » Par conséquent, leurs textes sont révélateurs de leur conception « of the power relations operating in the academic community » (ibid. : p 107).

C'est dans cette perspective que Nkemleke (2006) s'est penché sur l'analyse des « remerciements » dans 200 mémoires de fin de formation des étudiants-professeurs de l'École Normale Supérieure de Yaoundé. Ce travail lui a permis de montrer que ce genre de texte constitue le lieu de la manifestation par excellence de la politesse excessive. En effet, l'auteur a observé que les candidats recourent à un vocabulaire flatteur et répétitif pour exprimer leur « profonde gratitude » envers leurs directeurs de mémoire. Le rapport de places entre étudiants et enseignants est exprimé par les expressions suivantes: 1) *I am particularly indebted to ; My perpetual gratitude goes to ; I am exceedingly grateful to ; My profuse gratitude goes to ; I owe a perpetual debt of gratitude to ;* 2) *When I first became interested in carrying out this study, I had the inestimable good fortune to come under the personal supervision of an inspiring lecturer: Dr (Mrs) X. ;* 3) *I am very much indebted to you for prodding and provoking me into new areas of thoughts and feelings ; This study has gone through thanks to the inestimable academic tutelage and studied guidance of my supervisor Dr X.* (Nkemleke, 2006 : pp. 172-173).

Comme on peut le constater, l'expression de la gratitude se transforme en « vénération du supérieur ». Et les formules mobilisées à cet effet élèvent le supérieur (l'enseignant) au point de gommer littéralement le mérite du candidat. Ces comportements discursifs montrent, selon Nkemleke (op. cit. : p 174) à quel point les étudiants

hold their lecturers in high esteem, not just because they have supervised their research, but most importantly because they are senior people to them. The piling up of words and expressions showing respect amounts to a subjugation of self to the authority of the lecturer whom the candidates see as invincible, "all-knowing" and "all-wise". This equally illustrates the choices in native Cameroonian (or African) cultures where there is a penchant for the florid in communal discourse, here transfer into writing.

Une autre étude du même auteur portant sur les requêtes et les demandes d'emploi rédigées par les étudiants anglophones confirme le penchant proverbial pour l'emploi des expressions flatteuses (supplication, vénération, autodénigrement, etc.) (Nkemleke 2004). Les phénomènes observés, soulignons-le, ne sont pas une exclusivité des locuteurs anglophones. Nous les avons aussi notés lorsque nous étions enseignant à l'Université de Yaoundé I (1997-2003), dans les mémoires, les thèses et les « requêtes » diverses rédigées par les étudiants et chercheurs francophones. La communication politique au Cameroun, notamment les « motions de soutien », les « textes de ralliement », les « textes de remerciement » rédigés par des acteurs politiques ou groupes associatifs et, généralement, destinés au Président de la République et président du parti au pouvoir, offrent d'autres exemples d'excès de déférence. Dans tous les cas de figure, on a affaire à des textes qui trahissent le *je* discursif du scripteur, c'est-à-dire

« the impression a writer conveys, consciously or unconsciously, in a particular written text, constructed through the discourse characteristics of the text, which are said to re-

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

late to value, beliefs and power relations in the social context in which they were written. » (Dahl, 2004: p 1808).

5.5 L'ethos entre amour-propre, volubilité et duel verbal

La proximité et la distance hiérarchique peuvent aussi être à l'origine des conflits verbaux. Certains actes verbaux ou non verbaux, réalisés sous le prétexte de la solidarité, peuvent dans certains cas plutôt menacer la face des autres. La violence verbale ne se manifeste pas seulement à travers les « gros mots ». Elle s'exprime implicitement dans l'interruption intempestive ou l'intrusion dans les conversations ou les disputes des autres.

Au nom du sentiment communautaire, les Camerounais se posent très facilement en instance morale pour faire des reproches publics aux autres. La moindre aspiration à l'intimité, à la différence ou à la discrétion est mal perçue (*Qu'est-ce qu'il veut nous montrer ? Tu es même comment ?*). Les offenses (physiques, verbales, psychologiques) se multiplient et celles-ci ne sont pas systématiquement suivies d'actes réparateurs (*On se fait violence pour s'excuser*). La confusion entre l'espace public et la sphère privée encourage des comportements qui nuisent à l'harmonie sociale : les thèmes des conversations, le lieu, le choix des mots, les marques prosodiques, la pollution sonore, etc.

D'autre part, la distance hiérarchique sert de prétexte pour les dérapages verbaux et non verbaux. Puisqu'il n'a de comptes à rendre aux partenaires de rang inférieur, l'interlocuteur de rang élevé s'autorise toutes les formes d'écarts de comportement et de maladresse verbale. Du manque de tact, on glisse facilement dans l'impolitesse et la violence verbale. Comme nous l'avons déjà mentionné, le « pouvoir » rend très arrogant. Et le langage des personnes en position haute est caractérisé par l'abondance d'actes d'intimidation (*Tu sais à qui tu t'adresses comme ça ?*), de suffisance et de défiance (*Tu vas me faire quoi ? Tu parles en tant que qui ? Qui te connaît ? Est-ce que j'ai peur de toi ?*). La forte propension à la confrontation verbale est renforcée par l'absence d'instance coercitive.

Evidemment, les rapports inégalitaires en général et la manière dont ceux-ci sont mis en évidence en particulier ne peuvent que donner lieu à la confrontation verbale. Au lieu de réduire les personnes de rang inférieur au silence, l'impolitesse des « détenteurs du pouvoir » peut en effet parfois provoquer des formes de résistance et d'« insubordination », lorsque l'acte d'impolitesse menace la survie de l'interlocuteur en position basse. La confrontation verbale reste dès lors le seul recours possible, comme en témoigne le dialogue suivant entre un usager (U) et un agent dans un ministère à Yaoundé (A):

U: *Good morning, Sir.*

A: *Eeh-emm-m*

U: *Sir may you help me?*

A: *(Silent, but fidgets about with a pen and papers, maybe to show that he is too occupied to respond or attend to the Inquirer)*

U: *May I crave your indulgence to aid me with some information ?*

A: *Go to Room 208. I am too occupied.*

U: *I have been there already and I have been asked to come here for more information.*

A: *Don't disturb me. Go to Room 309 and [...]*

U: *I don't still wish to be tossed up and down like a ball. Make...*

A: *Get out of here without any delay, you fool.*

U: *My friend, don't think I am pleading with you because you are above me in any way.*

It is just you have been put there to perform some duties to public.

You are a mere messenger who needs to implement decisions without complaint

but you...

A : Who are you referring to as a messenger ? You must be mad. If you don't watch out for the type of words you are using, you would find yourself in trouble.

U : Go and eat shit. I am prepared for whatever comes my way because I know my rights.

A : Enough, you hear me ? I am not willing to serve flippant fellows like you. Your flippancy will serve you, idiot.

U : Fuck you, you are the type of people who have caused the economic crisis in this country. How do you expect [...] put back on its rails if you, so-called workers are not prepared to work? Dogs of your caliber are supposed to be sacked, and will ensure that something is done to remedy the administrative bottle-necks in this Ministry (He went out and banged at the door.)

A : You impostor, what can you do to me ? I wish you were still in here, coward.
(Ayancho, 1994 : pp. 26-28).

Cet exemple est loin d'être atypique. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'au départ rien ne présage d'une situation conflictuelle. Après la salutation d'usage, à laquelle l'agent répond avec désinvolture, l'usager prend le soin de formuler sa requête dans une modalité indirecte. Mais tout s'envenime lorsque l'interlocuteur, ayant déjà méprisé la première règle rituelle (indifférence à la salutation), adopte une attitude d'indifférence et d'arrogance envers l'usager. Comportement que ce dernier ne peut évidemment accepter. Cela provoque un échange d'incivilités langagières et un duel verbal qui auraient pu dégénérer, comme dans certains cas, en violence physique.

Cet exemple montre un autre trait fondamental de l'ethos communicatif camerounais. En effet, si les Camerounais recourent allègrement à l'« auto-rabaïssement » pour valoriser la face de leurs « supérieurs », ils n'hésitent pas, dès que possible, à employer tout procédé défensif pour éviter une forte perte de face. Le respect de la position haute n'efface donc pas totalement les traces de l'orgueil personnel. La mise en valeur de l'amour-propre resurgit, dès que le rapport de forces n'est pas évident. Ainsi, la négociation conversationnelle de ces fiertés affichées peut donner lieu à un échange plutôt conflictuel.

Le conflit verbal est le plus souvent émaillé d'interrogations métalinguistiques sur la légitimité de l'interlocuteur d'adopter une certaine position dans l'échange. Les formules courantes sont *Toi tu es qui ? Tu es qui pour me donner les ordres ? Tu me parles comme ça en tant que qui ? Vous savez à qui vous avez affaire ?* Ces énoncés jouent sur un implicite socioculturel : le respect accordé à un interlocuteur est (aussi) fonction de son « importance sociale ». Si on n'est pas socialement « en haut », on court le risque de rester constamment « en bas » lors des interactions verbales.

Une autre forme de violence s'observe dans la communication interethnique. Les Camerounais ont la réputation d'émailler leurs interactions quotidiennes d'invectives de toutes sortes. On le sait, l'appartenance ethnique est un savoir largement partagé par la grande majorité des Camerounais. Et il se trouve que ce savoir est souvent mobilisé pour raviver des préjugés entre les membres des différents groupes ethniques. C'est ainsi que des termes tels que *anglo, bami, nkoua, wadjio, bassa*, etc. entrelardent les interactions quotidiennes. Ces termes indiquent évidemment l'appartenance ethnique des Camerounais. En situations

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

conflictuelles, toutefois, ces « ethnonymes » servent avant tout à insulter, à railler, à exclure symboliquement l'interlocuteur. Car ces termes expriment et activent des allusions péjoratives et l'allovion ancrées dans l'imaginaire populaire au Cameroun. Toute dispute, toute engeulade ou toute divergence de point de vue peut se muer en échange d'insultes tribales. En dehors des ethnonymes cités plus haut, le discours tribaliste semble puiser dans l'inventivité et la volubilité langagière des Camerounais. Cela se manifeste par des emprunts métaphoriques (*tchop-broke-pot*, *came-no-go*, *nkwa*, etc.) des métaphores (*frog*, *moutons du Nord*, *serpents à deux têtes*, *lanceurs de mesong*, *freins à main*, etc.) des jeux de mots (*anglofou* et *francafool*), etc.

Trait spécifique 4: Le contexte camerounais est aussi marqué par le penchant pour la confrontation verbale. Celle-ci est nourrie par la vision collectiviste de la vie en société, par la mise en évidence de la distance hiérarchique, l'amour propre et la diversité ethnique.

VI - CONCLUSION

L'analyse nous permet de confirmer notre hypothèse selon laquelle les comportements interactionnels des Camerounais renvoient à un ethos au confluent de plusieurs cultures.

Sur le plan de la relation horizontale, la culture de la proximité (physique, psychologique et émotionnelle) marque le recours à divers procédés verbaux et non verbaux. Sur le plan de la relation verticale, la culture de la distance hiérarchique et les inégalités sociales (dues à l'âge, au matériel, au statut social, etc.) structurent la gestion des interactions. Comme corollaire de cet ethos hiérarchique, on note une sorte de culture de la politesse excessive de la part des locuteurs en position inférieure et une forme d'obligation de politesse non réciproque. Les mécanismes de préservation de la fierté personnelle, certaines attitudes linguistiques agressives et la perception négative de l'origine ethnique de l'autre peuvent donner lieu à la violence verbale.

Ayant travaillé sur corpus limité et fragmentaire, il faut dire que nos réflexions se doivent d'être validées, approfondies, réfutées, modifiées pour aboutir à une image réelle des styles communicatifs au Cameroun.

7. Indications bibliographiques

- ANCHIMBE, Eric (2006). "Linguabridity. Redefining linguistic identities among children in urban areas". *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften. No. 16/2005*. http://www.inst.at/trans/16Nr/03_2/anchimbe16.htm. Consulté le 19 janvier 2007.
- ACHUGAR, Mariana (2001). "Piropos as metaphors for gender roles in Spanish speaking cultures". *Pragmatics*, 11, 127-37.
- ACHUGAR, Mariana (2002). "Piropos: Cambios en la valoración del grado de cortesía de una práctica discursiva". In PLACENCIA, Maria. & BRAVO Diana (Eds.), *Actos de habla y cortesía en español* Munich: LINCOM Europa, pp. 175-92.
- ARISTOTE (1991). *Rhétorique*. Traduction française. Paris : Tel-Gallimard.
- AUER, Peter (1995). "Ethnographic Methods in the Analysis of Oral Communication. Some Suggestions for Linguists". In QUASTHOFF, Uta (Ed.), *Aspects of Oral Communication*. Berlin / New York: Walter de Gruyter, pp. 419-440).
- AYANCHO SUH, Julius (1994). *Impolite usage in the English language in Cameroon*. Unpublished M.A dissertation, University of Yaoundé I.
- BAYRAKTAROĞLU, Arin. & Maria SIFIANOU (Ed.) (2001). *Linguistic Politeness across*

- Boundaries : The case of Greek and Turkish*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- BITJAA KODY, Zachée Denis. (2000). « Théorie de l'emprunt à une langue minoritaire : le cas des emprunts du français aux langues africaines ». In LATIN Danièle & Claude POIRIER (Eds.), *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*. Québec : Presses de l'Université Laval-Agence Universitaire de la Francophonie, pp. 259-268).
- BLANCHET, Philippe. (2000). *Linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethnosociolinguistique*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- BOXER, Diana (1993). *Complaining and Commiserating. A Speech Act View of Solidarity in Spoken American English*. New York: Peter Lang.
- BURKE, Peter (1999), « Les langages de la politesse », *Terrain*, 33. [En ligne] <http://terrain.revues.org/document2704.html>. Consulté le 15 mai 2007.
- CALVET, Louis-Jean. (1993). *La sociolinguistique*. Paris : Presses Universitaires de France (Collection : Que sais-je ?)
- CALVET, Louis-Jean. (2002). *Linguistique et colonialisme*. Paris : Éditions Payot.
- CAMPO, E & J ZULUAGA (2000). "Complimenting: A matter of cultural constraints". *Colombian Applied Linguistics Journal*, 2(1), 27-41.
- CHARAUDEAU, Patrick (2005). *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
- CHARAUDEAU, Patrick & MAINGUENEAU Dominique (dir.). (2002). *Dictionnaire d'analyse du Discours*. Paris : Seuil.
- DAHL, Trine (2004). "Textual metadiscourse in research articles: a marker of national or of academic discipline?". *Journal of Pragmatics* 36, 1807-1825.
- DANBLON, Emanuelle ; DE CLERK, Bernard & VAN NOPPEN Jean-Pierre (2005). "Politeness in Belgium: Face, Distance and Sincerity in Service-exchange Rituals". In HICKEY, Leo & Miranda STEWART (Eds.), *Politeness in Europe* Clevedon, Buffalo, Toronto: Multilingual Matters, pp. 45-57.
- DÜRRENMATT, Sophie (2003). "Et si on se tutoyait ?". *Arc Hebdo* 19 (15 mai) [En ligne]. <http://www.archebdo.ch/print.php?sid=91>. Consulté le 10 février 2007.
- DUTEIL-MOUGEL, Carine (2005). « Les mécanismes persuasifs des textes politiques. Propositions théoriques pour l'analyse de corpus ». *Corpus*, Numéro 4, Les corpus politiques : objet, méthode et contenu - décembre 2005, [En ligne], mise en ligne le 1 janvier 2006. URL: <http://corpus.revues.org/document357.html>. Consulté le 04 septembre 2007.
- ECHU, George (2002). Multilingualism as a Resource: the Lexical Appropriation of Cameroon Indigenous Languages by English and French », *TRANS. Internet Zeitschrift für Kulturwissenschaften*. No. 13/2002. <http://www.inst.at/trans/13Nr/echu13.htm>. Consulté le 04 septembre 2007.
- ESSONO, Jean-Marie (2001). « Le Cameroun et ses langues ». In *Cameroun 2001. Politique, langues, économie et santé* Paris : L'Harmattan, pp. 61-87.
- FOSSO (1999). « Le Camfranglais: Une praxéogénie complexe et iconoclaste ». In MENDOZE, Gervais (dir), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie* Paris: Publisud, pp. 178-194.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn
 Tel : 00 221 548 87 99

- FUKUSHIMA, Saeko (2003³). *Requests and culture. Politeness in British English and Japanese*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- GEOFFROY, Christine (2001). *La mésentente cordiale. Voyage au cœur de l'espace inter culturel franco-anglais*. Paris : Éditions Grasset et Fasquelle / Le monde de l'Éducation.
- GÜNTNER, Suzanne (2002). "Höflichkeit in der interkulturellen Kommunikation – am Beispiel chinesisch-deutscher Interaktionen". In LÜGER, Heinz-Helmut (Hrsg.), *Höflichkeitsstile*. Frankfurt am Main: Peter Lang, pp. 295-313.
- HALL, Edward. (1966). *The Hidden Dimension*. Garden City, N.Y: Doubleday,
- HERBERT, Robert (1990). "Sex-based differences in compliment behavior". *Language in Society* 19, 201-224.
- HIRSCHON, René. (2001). "Freedom, solidarity and obligation: The socio-cultural context of Greek politeness". In BAYRAKTAROĞLU, Arin & Maria SIFIANOU (Ed.), *Linguistic Politeness across Boundaries : The case of Greek and Turkish* Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 17-42.
- HOFSTEDE, Geert (1980). *Cultures consequences: International differences in work-related values*. Beverly Hills, CA: Sage.
- HOFSTEDE, Geert (1991). *Cultures and Organizations: Software of the mind*. London: McGraw-Hill Book Company.
- HOLMES, Janet. (1988a). "Compliments and compliment responses in New Zealand". *Anthropological Linguistics* 28 (4), 485-508.
- HOLMES, Janet. (1988b). "Paying compliments: A sex-preferential politeness strategy". *Journal of Pragmatics* 12, 445-465.
- HOUSE, Juliane. (1996). "Contrastive discourse analysis and misunderstanding: The case of German and English". In Hellinger, Marlis & Ulrich Amon, *Contrastive Sociolinguistics* Berlin/New York: Mouton de Gruyter, pp. 345-361.
- KASAI, Yoshiharu (2002). *Das System der Selbstbezeichnungen, Anredeformen und Drittbezeichnungen auf dem Hintergrund der sozialen Beziehungen. Ein deutsch-japanischer Sprachvergleich*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- KASTLER, Ludmila (2000). « Les styles (ou éthos) communicatifs russe et français ». In TRAVERSO, Véronique (dir.), *Perspectives interculturelles sur l'interaction*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, pp. 151-170.
- KATSIKI, Stavroula (2000). « L'échange votif en français et en grec : l'exemple de la "fête du nom" ». In TRAVERSO, Véronique (éd.), *Perspectives interculturelles sur l'interaction*. Lyon : Presse Universitaire de Lyon, pp. 93-112.
- KATSIKI, Stavroula (2002). « Politesse linguistique et communication interculturelle : le vœu en français et en grec ». In KERBRAT-ORECCHIONI, Cathérine & Véronique TRAVERSO (éds.), <http://www.unige.ch/fapse/SSE/groupe/aric/Actes.htm>.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Cathérine (1996). *La Conversation*. Paris : Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Cathérine (2005a). *Les actes de langage dans le discours*. Paris : Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Cathérine (2005b). *Le discours en interaction*. Paris : Armand Colin.
- KOTTHOFF, Helga (1989). *Pro und Kontra in der Fremdsprache. Pragmatische Defizite in interkultureller Argumentation*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- KOUEGA, Jean-Paul (1998). "Loans from some indigenous languages in Cameroon Eng-

- lish". *Alizes*, 16, 100-111. <http://www2.univ-reunion.fr/~ageof/text/74c21e88-253.html>. Consulté le 04 septembre 2007.
- KOUTSANTONI, Dimitra (2005). "Greek Cultural Characteristics and Academic Writing". *Journal of Modern Greek Studies* 23, 97-138.
- LEISI Ilse & LEISI Ernst (1993). *Sprach-Knigge oder Wie und was soll ich reddten*. Tübingen: Narr.
- LIANG, Yong. (1998). *Höflichkeit im Chinesischen. Geschichte – Konzepte – Handlungsmuster*. München: iudicium.
- MAINGUENEAU, Dominique. (2005). *Analyser les textes de communication*. Paris: Armand Colin.
- MÁRQUEZ REITER, Rosina. (2000). *Linguistic Politeness in Britain and Uruguay. A Comparative Study of Request and Apologies*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- MATSUOKA, Rieko (2003). "Gender variation in explicitness of proffering compliments". *Proceedings of the 2nd Annual Pin-SIG Conference*. [En ligne] <http://jalt.org/pansig/2003/HTML/Matsuoka.htm> . Consulté le 17 Janvier 2007
- MILES, Peggy (1994). Compliments and gender. *University of Hawaii Occasional Papers Series*, 26, 68-80.
- MULO FARENKIA, Bernard (2004). *Kontrastive Pragmatik der Komplimente und Komplimenterwiderungen. Kamerunisch – Deutsch*. Aachen: Shaker.
- MULO FARENKIA, Bernard (2005). "Kreativität und Formelhaftigkeit in der Realisierung von Komplementen: ein deutsch-kamerunischer Vergleich". *Linguistik online* 22, 1/05, 33-44. http://www.linguistik-online.de/22_05/mulo.html. Consulté le 17 janvier 2007.
- MULO FARENKIA, Bernard. (2006a). « Des termes d'adresse au dialogue interculturel en français parlé au Cameroun ». *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*. No. 16/2005. http://www.inst.at/trans/16Nr/01_5/farenkia16.htm. Consulté le 25 juin 2007.
- MULO FARENKIA, Bernard (2006b). *Beziehungskommunikation mit Komplimenten. Ethnographische und gesprächsanalytische Untersuchungen im deutschen und kamerunischen Sprach- und Kulturraum*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- MULO FARENKIA, Bernard (2008). « De l'admiration aux mots: étude compare des formules laudatives chez les anglophones et les francophones au Cameroun ». In MULO FARENKIA, Bernard (Ed.), *De la politesse linguistique au Cameroun*. Frankfurt am Main : Peter Lang, pp. 161-194.
- NANGA, Bernard (1980). *Les Chauves-souris*. Paris : Présence Africaine.
- NDACHI TAGNE, David. (1986). *Roman et réalités camerounaises*. Paris : L'harmattan.
- NGANANG, Patrice. (2001). *Temps de Chien*. Paris : Le Serpent à plumes.
- NKEMLEKE, Daniel. (2004). "Job applications and students' complaint letters in Cameroon". *World Englishes*, 23(4), 601-611.
- NKEMLEKE, Daniel. (2006). "Nativization of Dissertation Acknowledgement and Private Letters in Cameroon". *Nordic Journal of African Studies*, 15(2), 166-184.
- ONGUNENE ESSONO, Louis Martin (1995). « Problématique de l'argumentation dans Cameroun Tribune : l'exemple de l'énumération ». *Fréquence sud* 11, Yaoundé ESSTI,

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn
 Tel : 00 221 548 87 99

- 161-186.
- PICARD, Dominique (1998). *Politesse, Savoir-vivre et relations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- PODOBINSKA, Zofia (2004). « Un couple polono-tanzanien serait-il heureux? Recherches dans le domaine de la communication interculturelle ». *Swahili Forum 11*, 141-169. [En ligne]. <http://www.ifeas.uni-mainz.de/SwaFo/SF11Podobinska.pdf>. Consulté le 20 décembre 2007.
- SANDU, Doina (2002). “Höflichkeit versus Routine? Gesprächsverhalten in deutsch- und rumänischsprachigen Kommunikationsräumen”. In LÜGER, Heinz-Helmut. (Hrsg.), *Höflichkeitsstile*. Frankfurt am Main: Peter Lang, pp. 263-276.
- SIFIANOU, Maria. (1999). *Politeness Phenomena in England and Greece. A Cross-Cultural Perspective*. New York: Oxford University Press.
- SIFIANOU, Maria. & ANTONOPOULOU Eleni (2005). “Politeness in Greece: The Politeness of Involvement” . In HICKEY, Leo & Miranda STEWART (Eds.), *Politeness in Europe*. Clevedon /Buffalo/ Toronto: Multilingual Matters, pp. 263-276.
- SPEECH ACTS BIBLIOGRAPHY. Compliments / Responses. [En ligne]. <http://www.carla.umn.edu/speechacts/bibliography/compliments.html>. Consulté le 14 avril 2007.
- STEWART, Miranda (2005). “Politeness in Britain : 'It's Only a Suggestion...’”. In HICKEY, Leo & Miranda STEWART (Ed.), *Politeness in Europe* Clevedon/Buffalo/Toronto: Multilingual Matters, pp.116-129.
- TABI-MANGA, Jean. (2000). *Les politiques linguistiques du Cameroun. Essai d'aménagement Linguistique*. Paris : Karthala.
- THÖRLE, Brita & MÜLLER Andreas (2002). « *Parce qu'il y en a qui rament et il y en a qui glandent* » La variation stylistique et la constitution de « subcultures » en entreprise. *Marges Linguistiques*, mai 2002 [en ligne]. www.margeslinguistiques.com. Consulté le 31 janvier 2007.
- TRAVERSO, Véronique. (1996). *La conversation familière. Analyse pragmatique des intractions*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- TRAVERSO, Véronique. (2006). *Des échanges ordinaires à Damas : Aspects de l'interaction en arabe. Approche comparative et interculturelle*. Lyon : PUL / Damas, IFPO.
- WEIL, Sylvie (1983). *Trésors de la politesse française*. Paris: Belin
- WIERZBICKA, Anna. (2003²). *Cross-Cultural Pragmatics: The Semantics of Human Interaction*. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- WOLFSON, Nessa. (1981). “Compliments in cross-cultural perspective”. *TESOL Quarterly* 15(2), 117-124.
- WOLFSON, Nessa. (1983). “An empirically based analysis of compliments in American English”. In WOLFSON, Nessa & Elliot JUDD (Ed.), *Sociolinguistic and language acquisition: Series on issues in second language research* Rowley, MA: Newbury House, pp. 82-95.
- WOLFSON, Nessa. (1989). *Perspectives: Sociolinguistics and TESOL*, Rowley, MA: Newbury House.
- YAMASHITA, Hitoshi (2002). “Höflichkeitsstile im deutschen und Japanischen”. In LÜGER, Heinz-Helmut (Hrsg.), *Höflichkeitsstile* Frankfurt am Main: Peter Lang, pp. 315-334.

- YLI-VAKKURI, Valma (2005). "Politeness in Finland: Evasion at All Costs". In HICKEY, Leo & Miranda STEWART (Ed.), *Politeness in Europe* Clevedon/Buffalo/Toronto: Multilingual Matters, pp.189-202.
- ZHENG, Li-Hua (1998). *Langage et interactions sociales. La fonction stratégique du langage dans les jeux de face*. Paris : L'Harmattan.

**REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES**

N° 8 - 2007

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

This document was created with Win2PDF available at <http://www.daneprairie.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.